

Zeitschrift: Le messenger suisse : revue des communautés suisses de langue française
Herausgeber: Le messenger suisse
Band: 22 (1976)
Heft: 2

Artikel: On ne voit bien qu'avec le cœur
Autor: Karlen, Roland
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-848718>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

On ne voit bien qu'avec le cœur

par Roland KARLEN

qui obtint le 2^e prix de notre concours « Va et découvre ton pays »

On ne voit qu'avec le cœur. Sinon, comment justifier l'attrait qu'exerce sur moi cette partie du canton de Vaud qui, coincée entre Jura et Léman, semble vouloir, sur les cartes, enfoncer dans le flanc de la France un fer de hallebarde, moucheté toutefois par l'enclave genevoise.

Les yeux et le cœur ! Et parfois même l'imagination ; elle fait glisser, insensiblement, de la tache colorée qui, sur le livre, marque cette parcelle d'espace, au pays lui-même : les paupières closes, je vois l'étendue limitée des terres sous leur ciel, je perçois les masses qui l'avoisinent et ainsi la singularisent, j'évoque les gens qui l'habitent, leur manière d'être.

*
**

Ces gens, que j'ai tant cotoyés lors de mes anciens séjours portent en eux leur pays. C'est ainsi qu'ils me l'ont montré, comme ils le sentaient, comme ils le vivaient : simplicité et calme, horizons harmonieux, équilibre. Dans la cour extérieure d'une belle ferme de Boussens, sous l'étalage orgueilleusement débonnaire des trophées d'élevages, un banc. Et de ce banc, l'œil va et vient : du tas de fumier proche, solide, carré, aux successions vertes et jaunes de l'été, là-bas sur le plateau, ponctuées par la rousseur des toits et, plus loin encore, aux pentes douces qui rendent le lac plus proche. Le nez, aussi, est de la fête ; selon la Bise ou le Joran, il s'emplit des odeurs charnues de la terre vaudoise, aspire une fraîcheur descendue toute drue des cluses jurassiennes ou, comme un filet, accroche au passage une senteur encore lacustre.

Villages vaudois ! Vos architectures bien plantées mais subtiles, vos pentes légères où l'eau de la fontaine vient à la rencontre du passant, vos laiteries qui vous rassemblent quotidiennement m'ont donné votre mesure. Posés entre

la montagne et l'eau, non par quelque ancienne hésitation, mais pour bien établir cette continuité de voisinage entre vos cousins des alpages, sur les crêtes, et vos frères des vignobles de la côte ou des petits ports, vous avez des grâces qui vous mettent à l'unisson de vos champs, de vos prés, de vos bosquets.

Même le premier d'entre vous a pu, jusqu'à maintenant, conserver avec l'homme et ses dimensions des rapports qui n'effarouchent point : Lausanne, ce gros bourg qui joue à la métropole, n'est pas le contrepoids des villages vaudois mais leur aboutissement. Cette ville sait drainer mais aussi rendre, remettre en place, redistribuer ce qui serait superflu à son équilibre.

Lausanne rassure : point d'éclat malgré les pentes soudaines, point de tumulte en dépit des ravins qui l'entaillent ; mais une continuité de toits imbriqués de cours paisibles, d'avenues brèves et ouvertes qui appellent plutôt la fanfare dominicale que de belliqueuses cavalcades.

Ces cours, ces avenues, ces toits culminent au sommet d'une flèche dont l'élan, modeste mais bien assuré, surveille le lac et contrebalance la Dent d'Oche parfois si proche. C'est de cette flèche qu'il faut, par un matin d'automne déjà dépouillé de sa brume, tenir dans son regard et d'un seul accord les alternances du plateau et les moirures du lac, la masse savoyarde confuse et découpée et le liséré jurassien, juxtaposant pâturages et forêts.

Et lorsque, surgissant de ces forêts par un lacet soudain, dans le tournoiement rémanent du Mollendruz à peine quitté, le pays se révèle comme passant de l'eau dans le ciel, c'est encore cette flèche et la ville dont elle est issue qui s'imposent à l'œil et le forcent à se reposer, sur l'ordonnance paisible et gaie de la terre vaudoise, des scintillements, des lu-

minescences et des jaillissements de sa couronne lacustre et alpestre.

Ainsi, comme Ramuz, ce pays « je le tiens tout entier sous moi, et, d'un seul coup d'œil, je le dénombre ». Je le dénombre si divers et si uni, comme d'une seule étoffe, mais variée et au dessin toujours renouvelé par l'heure ou par la saison.

Après l'émerveillement de la vallée de Joux, légèrement posée dans l'épaisseur, et la parenthèse rapide de la forêt de Vaulion, le pressentiment d'une nouvelle découverte aiguillonne l'attention. D'ici, point de grand axe traversant l'étendue et distribuant les symétries ou les oppositions. Simplement, calmement, une juxtaposition, un assemblage de taches et d'espaces qui se fondent au glissement du regard, en une harmonie dont nul fil conducteur ne vient alourdir la structure. Seules, les limites naturelles soulignent plus qu'elles ne contraignent : le Léman dont la pointe s'embrume discrètement, donnant ainsi à la Côte le temps de dévoiler ses vignes et de les détacher sans violence de leur arrièrepays où, déjà, les pâturages s'annoncent aux flancs de la Dôle ; la ligne noire des forêts jurassiennes se perdant, sur l'autre horizon, dans la profondeur d'un terroir qu'on pressent déjà dissemblable ; et là-bas, pour fermer le triangle, ces masses grises et blanches, ces fulgurances hautaines derrière lesquelles une autre vie se dessine, où d'autres hommes affrontent une nature différente qui les a mûris pour des rythmes distincts.

*
**

Georges Sand recommandait qu'on ne comparât point : « c'est un tort qu'on se fait, c'est une guerre puérile à sa propre jouissance... » Aussi pourquoi définir cette terre par ce qui l'entoure et n'est pas à son unisson, pourquoi lui faire grief de son bonheur caché : vu d'Evian, par-delà l'eau et à son niveau, ce morceau de canton déçoit !

Il m'a déçu et j'ai encore au fond de moi la peine de cette découverte que les regrets de l'automne, en sa mi-course, avivaient : j'aurais aimé pouvoir lui donner ce lustre dont il paraissait si dénué, cette vivacité d'allure de la Savoie toute proche ; l'animer d'un relief en l'absence duquel mes chers villages vaudois semblaient sombrer dans une atonie désespérante. Et pourtant, même d'en face, de cette rive française à la fois amie et étrangère, on ne peut confondre ce coin de terre que la perspective aplatit et resserre avec ces vastes espaces où la langueur prend naissance dans l'étendue même. Rien n'y transcende : « la marque de l'homme est partout » et ainsi peu de choses, dans cette aire, peuvent se sublimer hors du quotidien.

Ici, point de force mais de la tendresse ; point d'ardeur mais la grâce qui s'exhale d'une terre où le relief, le climat, la végétation et l'homme semblent avoir fait un pacte pour durer, ensemble, dans l'harmonie et la sérénité.

*
**

« Une puissante vie de groupe qui est aussi une tâche de solitude et de silence, où l'individu prend sa valeur ». Cette définition de la vie rurale donnée par Gaston Rounpel, où mieux la vérifier qu'entre Echallens et Morges ? Solidarité des montées à l'alpage des journées au battoir, des délibérations communales et cependant face à face de l'homme seul et d'un pays qu'il modèle sans cesse sur sa forte individualité. Même l'insidieuse urbanisation n'a que peu altéré ce fondement du caractère vaudois : dualité de la réserve personnelle et du sens collectif.

D'où cet être, tour à tour jovial et sérieux, dont l'humour particulier est souvent le mode d'expression privilégié, que j'ai rencontré tant de fois : de la plateforme d'un tramway lausannois à une épicerie de Nyon, d'une terrasse au bord du lac au banc solitaire d'un chalet sous le Mont Tendre.

Ce Vaudois dont l'aïeul, paysan, laitier, vigneron, bûcheron, a lentement façonné la manière d'être loin de l'agitation des cités démesurées ou de l'ensauvagement de la montagne farouche, je l'ai toujours retrouvé. Il se cache, le plus souvent, sous l'habit de sa fonction ou de son état. Il s'abrite derrière la grille d'un guichet ou la balance d'un comptoir, dans l'imprimerie d'une « feuille » ou un imposant bureau de la Tour Bel-Air. Mais il porte en lui ce qui le distingue et, d'un être quelconque, en fait l'homme d'un pays.

Se sentir vaudois et, plus particulièrement encore, issu de ce triangle dont les limites d'eau et de montagne vous forcent à regarder davantage vers l'intérieur, même si l'envie du « par-delà » vous habite, ce n'est pas rejeter ce qui ne vous ressemble pas. C'est, au contraire, vous éprouver assez solide, assez enraciné dans la profondeur du temps pour recevoir les assauts de coutumes et de modes qui vous étonnent, sans pour cela dévier de votre ligne fondamentale.

Bien que le particularisme, dans les premiers moments du moins, y prenne souvent le pas sur l'ouverture de l'accueil, la barrière initiale des expressions et des attitudes ne subsiste guère longtemps. Venir de la France voisine et toujours trop tutélaire ou de l'Allemagne à la prépondérance irritante, oblige d'abord à chercher la juste place, à prendre la mesure des gens et des choses, avant de jeter dans le contact des gages étourdis. Cependant, l'homme y est tellement chez lui que la difficulté se dissout comme cette brume de septembre qui, retournant au lac dont elle est sortie pendant la fraîcheur de la nuit, révèle les traits du pays mais en atténuée ce que les contours paraissent avoir de rude.

Une heure sur la Place Saint-François ou une matinée sur les routes du Plateau accoutument mieux « l'étranger », pour peu qu'il soit sensible donc perméable, que des introductions plus patientes et plus formelles ; le Vaudois des villes et des villages trans-

paraît dans ce qui l'entoure, dans la façon dont il en use ; composite mais homogène, il prend la liberté d'être ce qu'il paraît.

Croiser l'un de ces promeneurs distingués et solennels qui, un journal austère sous le bras, ressuscitent l'Académie dans l'ombre de la cathédrale ; se joindre aux flâneurs des quais d'Ouchy dont la silhouette bonhomme se découpe sur un Léman à la Bocion ; se laisser lentement pénétrer par ces senteurs quasi gustatives où l'insistance des charcuteries appelle le fumet des trois décis de blanc et l'âcreté des petits cigares ; c'est également faire un voyage dans ce temps intérieur où la force des souvenirs rebâtit une seconde existence.

*
**

Découvrir son pays, ce n'est peut-être que se découvrir soi-même : chercher et trouver ces résonances où la terre et l'être se répondent, communiquent plus largement, échan- gent et s'enrichissent mutuellement. D'où ces préférences, subjectives par essence-même, qui révèlent l'individu, sa nature et ses goûts, plus qu'elles ne mettent en relief les caractères d'une région et ce qui la distingue des autres.

Dans « choisir d'être humain », le Professeur Dubos « croit reconnaître certains éléments du bonheur » dans un « paysage ni trop vide ni trop chargé, ni trop uniforme, d'une dimension à la mesure de l'homme ».

Il serait audacieux d'en conclure que le bonheur est vaudois. Et pourtant ; de Bière à Lutry et de Moudon à Rolle, tout semble concourir à cette allégresse tranquille, à ce signe visible d'un accord profond et secret liant ensemble toutes les composantes de la vie.

Puissent les Vaudois de demain être être assez sages pour, préservant ce qui est, aller de l'avant sans couper définitivement leurs racines simples et fortes.

R. K.

CALENDRIER DES MANIFESTATIONS SUISSES A PARIS

THEATRE

Jusqu'au 15 Février 20 h. 30 (sauf dimanche et lundi) Mat. dim. 16 h.

Théâtre National de l'Odéon,
(1, place Paul-Claudé, Paris 6°).

« Don Juan ou l'amour de la géométrie »
de Max Frisch

Mise en scène : J.P. Miquel.

Depuis le 20 Janvier 21 heures (sauf dim. et lundi) Mat. dim. 15 h. et 18 h.

Théâtre Moderne

(15, rue Blanche, Paris 9°)

« Le Neveu de Rameau » de Diderot.
Nouvelle adaptation. Mise en scène :
Jacques Weber.

Avec Jean-François Balmer
et Jacques Weber.

A partir du 1^{er} février, 20 h. 30 (sauf lundi) Mat. dimanche 15 heures.

Théâtre de l'Athénée-Louis Juvet
(4, square Louis-Juvet, Paris 9°)

« Lulu » de Frank Wedekind.

Mise en scène de Claude Régy,

Avec Marcel Imhoff